

André Messager

Roland-Manuel

Manuscrit dédié à la Revue Pleyel

La maladie a fini par avoir raison d'un homme de 75 ans que la vieillesse n'avait pu réussir à toucher. Ce n'est pas que le musicien de *Passionnement* se donnât des soins de dissimuler en lui l'outrage des années. Son art et sa personne, également sveltes, n'avaient rien à farder. Le commun des mortels, on l'a dit, s'en va vers l'avenir à reculons. André Messager semblait avoir compris que la mort n'est point devant l'homme qui marche droit, mais derrière lui, dans les ténèbres d'un passé promis à l'oubli. Trop jeune lui-même pour envier quelque chose à la jeunesse, il l'aimait si spontanément qu'il n'éprouvait jamais le besoin de lui dire. Sa sévérité, qui n'était pas moins redoutable que sa franchise, ne ménageait guère les hommes en place, trop choyés par le sort pour qu'on leur doive encore de l'indulgence ; mais elle désarmait volontiers devant ces débutants que personne n'encourage pour peu qu'ils s'écartent d'une morne routine. Nous avons vu de nos yeux le maître d'*Isoline* demander à être présenté à un jeune compositeur qui faisait ses débuts sur le théâtre et lui prodiguer des éloges et des conseils qui semblaient moins venir de la condescendance d'un maître que de l'affection d'un ami. Nous avons vu ce futur membre de l'Institut diriger, au scandale de ses confrères, la musique de trois adeptes du groupe des Six. Cette bienveillance pour la jeunesse résultait chez lui d'une sympathie si naturelle, que ceux mêmes qui la réprouvaient ne s'avisèrent jamais d'y voir la moindre flagornerie. Une culture musicale sans seconde n'avait fait qu'aviver en Messager une infatigable, une exquise et profonde curiosité. Pour ne pratiquer lui-même qu'une seule forme de son art – la plus modeste en apparence – il n'en était pas moins sensible

aux manifestations les plus diverses de la musique, quelle qu'elle fût et d'où qu'elle vînt, pourvu qu'il y reconnût quelque valable nouveauté.

Ce musicien, le plus strictement et le plus traditionnellement français de tous les nôtres, et de qui la manière offre l'exemple d'une infaillible continuité, a su comprendre et promouvoir l'un des premiers les œuvres de l'École allemande. Ce fils spirituel de Dalayrac et de Philidor a vraiment installé chez nous les drames de Wagner, et M. Richard Strauss ne lui doit pas moins que Claude Debussy. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : une telle attitude atteste plutôt la largeur de l'intelligence qu'elle ne trahit l'éclectisme du goût. La musique de Messenger nous en fournit la preuve, en se tenant aux antipodes des romantiques allemands, en conservant sa place dans la lignée des maîtres de l'opéra-comique français à la suite immédiate de Gounod. Admirable nationalisme ! Assez sûr de sa fidélité pour ouvrir les fenêtres et respirer impunément l'air du dehors, assez généreux pour obéir avec empressement aux devoirs de l'hospitalité. Ces devoirs que son génie de chef d'orchestre le disposait à remplir, André Messenger a su les accomplir jusqu'à l'oubli de soi-même. Il fut un temps où les salons que charmait son esprit mordant et cavalier se montraient plus curieux de son sentiment sur *Parsifal* que pressés de l'interroger sur ses propres ouvrages. En 1898, le même snobisme wagnérien et franckiste qui recherchait en lui le grand exégète et l'interprète incomparable aurait pensé lui faire injure en le confondant avec l'auteur de *Véronique*. Trente ans ont passé qui ont vu se former sous la fine baguette d'André Messenger l'inépuisable enchantement de *Pelléas et Mélisande*. Au cours de ces trente ans, la musique française est rentrée chez soi. À tâcher de reprendre son héritage, elle a fait d'honnêtes découvertes. Elle achève aujourd'hui de se persuader que le théâtre d'extase, les symphonies cosmogoniques et les quatuors néo-beethovéniens n'ont jamais été son fait. Elle découvrira demain en André Messenger le seul musicien qui ait maintenu au milieu des caprices du goût et des fluctuations de la mode la tradition spécifiquement française de l'opéra-comique. Car le musicien des *P'tites Michu* n'a « jamais songé à écrire des opérettes ». Il l'a fort expressément déclaré à M. André Schaeffner :

Beaucoup de mes œuvres – et encore tout dernièrement *Monsieur Beaucaire* – ne se sont intitulées opérettes que sur la demande des directeurs de théâtre qui y voyaient je ne sais quelle chance supplémentaire de succès... Mon idée fut toujours de poursuivre la tradition de l'opéra-comique français (avec dialogues) telle qu'elle se continue à travers Dalayrac, Boieldieu, Auber.

(*Cinquante ans de musique française*, t. II, p. 397)

L'espèce d'équivoque à quoi prêtait cette erreur sur le genre des ouvrages de Messenger, après avoir aidé peut-être à leur réussite, n'aura nui qu'un moment à la gloire de leur auteur, qui n'est pas seulement charmant. Aux beaux jours de la sonate cyclique et de la quinte augmentée, les admirateurs de notre musicien s'irritaient malgré tout de voir un artiste dont la maîtrise technique ne le cédait en rien à celle de son maître Saint-Saëns, monter sur les mêmes théâtres que les entrepreneurs de flon-flon et refuser de se hisser à de plus hautes entreprises. On a dit des Français qu'ils sont semblables à ce galant homme qui disait que ses perles étaient fausses et l'on s'est plu à reconnaître ici sous le vêtement de l'humilité la coquetterie supérieure d'un art qui se plaît à rester en deçà de ses limites. Au vrai, pour n'exprimer que « la galanterie des passions » (le mot est de Fauré) Messenger ne pensait point qu'il sacrifiât à un genre inférieur en composant des opéras comiques. Il me disait il y a deux ans, lors de la reprise de *Béatrice*, qui est un opéra sérieux : « Le moment est venu pour moi d'écrire de la musique sévère... les opérettes c'est décidément trop difficile... ». La boutade donnait une forme plaisante à une opinion que Messenger a plus d'une fois soutenue devant nous, et qui lui tenait fort à cœur. Il disait que la symphonie continue dont use communément le théâtre lyrique moderne, donne au compositeur des facilités dont il abuse. Rien n'étant plus aisé que d'étirer les thèmes et de prolonger indéfiniment le ron-ron dramatique. Les mélodies s'appellent et se répondent, la musique se nourrit sans effort de sa propre substance ; au lieu que l'opéra-comique « à numéros » où chaque scène doit épuiser la matière dont elle est faite suppose une invention sans cesse renouvelée, sans pourtant autoriser la disparte.

Cette unité de ton, si difficile à maintenir dans la multiplicité des péripiéties qui cherchent à la rompre dans l'opéra-comique, fait éclater le génie de Messenger dans ses moindres ouvrages. On peut mettre en fait qu'aucun musicien de ce temps n'a mieux éclairci les difficultés de la composition. L'aisance est si grande qu'elle efface les traces de l'effort et comme cette musique s'accorde à des couplets sans prétention le commun des auditeurs ne soupçonne pas la valeur de la confiance qu'il reçoit.

Le langage harmonique de Messenger est extraordinairement original. Il est fondé tout entier sur le système modal que l'École Niedermeyer a tenté de faire prévaloir au siècle dernier. Gabriel Fauré, élève comme André Messenger de l'École Niedermeyer, n'a retenu cet enseignement que pour autant qu'il était compatible avec son invariable penchant pour la modulation enharmonique. Messenger, depuis *La Fauvette du Temple* composée en 1885, est resté fidèle à une écriture qui demeure inconciliable avec l'harmonie qu'imposent nos conservatoires. À cet égard, l'influence des premiers ouvrages de notre auteur sur la musique de ses contemporains ne saurait être négligée. *La Béarnaise* date de 1885, les admirables couplets de Pomponio qu'on trouve au deuxième acte de cette partition sont donc antérieurs de deux ans à la fameuse *Romance* d'Henri du *Roi malgré* lui qui devait elle-même exercer sur Ravel une espèce de fascination. Le musicien de *L'Heure espagnole* n'ignore point d'ailleurs tout ce qu'il doit au maître des *P'tites Michu*, orchestrateur non moins infaillible que lui-même, témoins *L'Amour masqué* et *Passionnément*, ce chef-d'œuvre où l'économie des moyens et la conformité absolue des objets et des fonctions ne sont pas moins admirables que dans *Le Tombeau de Couperin*.

J'ai longtemps rêvé d'un concert où la lettre de Véronique et les couplets de la petite bonne de *Passionnément* seraient chantés dans la compagnie immédiate des plus célèbres et des plus belles mélodies modernes. À faire passer ces pages exquises et tendrement profondes des tréteaux du Boulevard à l'estrade de la salle Chopin, on se persuaderait plus aisément de la place qui est due à leur auteur parmi les meilleurs musiciens de ce temps : le gentil Massenet n'atteint pas si haut et le grand Fauré ne rayonne pas d'un éclat beaucoup plus pur dans notre ciel empyrée.

Cette élégance sans sécheresse, cette sensibilité qui sut affiner ses dons sans raffiner sur ses découvertes visent moins sans doute à nous éblouir qu'à nous charmer. André Messager, parfait gentilhomme de la musique, n'imaginait point que son art pût avoir d'autre fin que notre délectation. Et si l'on trouve qu'une telle esthétique n'est pas fort ambitieuse, nous rappellerons qu'elle fut celle de Nicolas Poussin.

Programme du Dimanche 2 (en soirée) au Jeudi 6 Janvier (inclus) 1927

PASSIONNÉMENT

Opérette en 3 actes
de MM. Maurice HENNEQUIN
et A. WILLEMETZ
MUSIQUE D'ANDRÉ MESSAGER

DISTRIBUTION DES RÔLES

William Stevenson . . .	MM. TRÉVILLE
Robert Perceval . . .	André DUPIN
Harris	BALDASSARI
Le Barrois	NIEL
Auguste	GUIREC
John	POLTHY
Ketty	Mmes Jane PYRAC
Julia	Micheline FARRUIZ
Hélène	Yvonne LOUIS

Orchestre sous la direction de M. BONAFOUS

Paris — PASSIONNÉMENT — la table à thé et la caravane vont de
H. J. LINTON, 30, rue Feytaud

ÉCHANGEZ VOS DISQUES

Plus de 1000 disques. Échange gratuit de tous les disques.
Répertoire de disques d'Opéra, d'Opéras-Comiques, Opérettes,
Chœurs, Orchestre, Danse, etc. — RÉPARATIONS

MAISON DU PHONO

28, Rue Eugène Sue — PARIS (X^{VI})
Clouez même le Dimanche de 2 à 5 heures

— Vente de Phonos des Principales Marques et Crédit —

Chez FÉLIX

189, Faubourg Saint-Martin — (Face rue Eugène Varlin)
et 38, Boulevard Barbès, 38

LA MAISON DE LA BONNE CHAUSSURE

1926 Invention la plus ingénieuse et les dernières améliorations
UNE SEULE QUALITÉ : LA MEILLEURE
RAYON FÉCIAL, ENFANTS

ANALYSE DE LA PIÈCE

Le milliardaire William Stevenson est le premier banquier des États-Unis. C'est de plus un homme violent, arrogant, irresponsable. Il voyage en un week-end, *à cheval*, et accompagné de sa délicieuse petite femme, Kitty, qui a quitté le théâtre pour s'égarer.

Ce voyage n'est pas un voyage d'agrément. Stevenson vient en France pour y récupérer un jeune français, Robert Perceval, qui le lui a rendu et qui s'est peut-être tué. Stevenson ne veut pas le laisser partir et qu'il a hérité de son patrimoine.

Une jeune blonde dans qui lui Stevenson tombe les yeux et fait, à 11 heures 2, dans le port de Trouville, une entrée qu'il avait comploté pour 11 heures précises. Un tel retard entre un heur et poché et capitaine Harris une bordée de sottises.

Stevenson, qui est férocement jaloux et au milieu des Français, n'a consenti à remettre Kitty avec lui qu'à une seule condition, c'est que, pendant toute la durée de leur séjour, elle n'ait qu'un seul amoureux blanc et porterait des lunettes bleues.

Robert Perceval, prisonnier par elle, tombe à bout de l'Anarchie. Il est bientôt suivi d'Hélène Le Barrois, une femme mariée qui a des idées toutes particulières sur la fidélité conjugale, et le pauvre et même le jaloux de son amour.

A peine se-il précède dans le salon de sa suite qu'il se trouve en présence d'une très vieille et très respectable dame qui opale de la façon la plus gentille une petite quelque survenue entre les deux amants.

Stevenson jurait à son tour, et nous comprenons tout de suite les raisons qui ont amené en France: il s'agit pour lui d'acquiescer, moyennant un prix ridicule, le domaine dont a hérité Perceval, domaine qu'il a fait proposer en secret et qui revêtait des vêtements de parade d'une splendeur incalculable.

L'affaire est conclue, les signatures sont échangées, le lendemain dans la villa que Robert a hérité à Demerville.

En quittant l'Anarchie, Robert fait une seconde rencontre féminine mais, cette fois, c'est une adorable jeune fille.

On devine ce qui s'est passé: Kitty se croyait seule, s'est débarrassée de son entourage de domestiques. La voilà plus jeune, plus gracieuse que jamais en présence de jeune français tout redoublé de son mari.

En vie de dame, Kitty s'était présentée à Robert comme la femme à Stevenson et redonne sa jeune fille, elle se présente comme sa sœur, Miss Margaret.

Et voilà un quatrième parti dans un mouvement trépidant au milieu d'innombrables situations, où évoluent des types d'une irréalité française: ce sont Stevenson, le milliardaire jaloux, Le Barrois, un amoureux mari trompé, Julia, ombrette toujours assaillie jamais rassasiée d'amour, John et Auguste, deux hilares domestiques, et tout se dénoue en pleine grâce et de la façon la plus originale et la plus inspirée.

Programme des Bouffes du Nord pour une reprise de *Passionnément* en 1927. Collection J. Gana.

Programme of a 1927 revival of *Passionnément* at the Théâtre des Bouffes du Nord. J. Gana Collection.